

LA CAMPAGNE DE 1852 CONTRE LES BENI-SNASSEN

LA SITUATION POLITIQUE

Pendant le cours de l'année 1851, la sécurité fut précaire sur la frontière algéro-marocaine. Les populations de l'amalat d'Oudjda manifestaient des sentiments hostiles aux Français, l'agitation xénophobe était particulièrement vive chez les Beni-Snassen. Les membres d'une fraction importante de cette grande confédération berbère, les Beni-Drar, de la tribu des Beni-Khaled, firent, dans les derniers mois de l'année, plusieurs incursions en territoire algérien et s'y livrèrent à des agressions contre nos sujets. Au début de 1852, cette situation déplorable alla en s'aggravant. Le Sultan ayant fait courir des bruits de guerre contre la France, l'audace des maraudeurs marocains ne connut plus de bornes. Les agissements louches d'El-Hadj-Mimoun-ould-El-Bachir, le chef des Beni-Snassen, étaient un indice certain de la gravité de l'heure ; la poudre était dans l'air, tout faisait présager des incidents (1).

LE DÉBUT DES HOSTILITÉS : — AGRESSION DES BENI-SNASSEN
LE 4 AVRIL. RIPOSTE DU GÉNÉRAL DE MONTEAUBAN LE
10 AVRIL.

Au commencement d'avril 1852, les Oulad-Mellouk, de la tribu algérienne des Beni-Ouacine, étaient campés

(1) On peut consulter : Voinot, *Oudjda et l'Amalat* (Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran, 4^e trimestre 1911. — Tirage à part. Fouque, Oran, 1912).

vers la frontière avec leurs troupeaux, qu'ils faisaient paître aux alentours de Sidi-Aïad. Les Beni-Snassen, estimant l'occasion propice, organisèrent une expédition pour aller les razzier. Ce mouvement était dirigé par un homme très influent dans le pays, Mohammed-el-Mekki, chef de la Zaouïa des Ouled-Sidi-Ramdan, ainsi que par Moufok-ould-Marnia, émigré algérien et coupeur de routes redouté. El-Hadj-Mimoun-ould-el-Bachir avait été tenu au courant de leurs projets, il avait promis de se joindre à eux avec les contingents des Beni-Snassen-Fouaga. Il fut décidé que la harka (1) se rassemblerait à la koubba de Lalla-oum-*ez-Zohra*, dans le Drâa-el-Louz, le dimanche 4 avril et qu'elle attaquerait le lendemain (2).

Fort heureusement, les allées et venues des Marocains, pendant la période des pourparlers, n'avaient pas échappé aux Oulad-Mellouk. Ceux-ci se tenaient prudemment sur la défensive ; leur caïd avait distribué de la poudre à tous les combattants et les cavaliers patrouillaient autour des douars (3).

Le 4 avril, environ 400 chevaux et autant de piétons des Beni-Drar, Oulad-Ghazi et Oulad-Mongar (des Beni-Khaled), avec quelques Angad-Mezaouir, se trouvaient réunis à la koubba de Lalla-oum-*ez-Zohra*. Leurs chefs eurent peur d'être éventés et décidèrent de brusquer l'opération sans attendre l'arrivée des Beni-Snassen-Fouaga d'El-Hadj-Mimoun-ould-el-Bachir, conduits par son frère Mohammed, qui n'arriva au point de rendez-vous que dans la soirée (4).

En conséquence de cette résolution, la harka marocaine se jeta immédiatement sur les Oulad-Mellouk. Surpris par la brusquerie de l'attaque, ceux-ci plièrent sous le choc ; ils durent battre en retraite dans la direction

(1) Harka. Troupe armée réunie pour une expédition.

(2) Pièce 1.

(3), (4) Pièces 1 et 3.

de la koubba de Sidi-Mohammed-el-Ouacini, poursuivis par leurs adversaires. Le combat fut très vif, les Algériens se défendirent vaillamment ; leurs cavaliers parvinrent enfin, dans un vigoureux retour offensif, à repousser l'ennemi jusqu'au pied de ses montagnes. La victoire resta aux Ouled-Mellouk qui l'avaient chèrement achetée ; leurs pertes s'élevaient à 17 tués et 14 blessés. Les assaillants comptaient une cinquantaine d'hommes hors de combat ; ils n'avaient pu faire aucun butin, leur coup de main avait complètement échoué (1).

L'agression du 4 avril n'était pas un acte de banditisme isolé. Enhardis par la réserve des Français, qui évitaient avec soin toute action au delà de la frontière, les Beni-Snassen prenaient leur modération pour de la faiblesse et n'hésitaient plus à manifester ouvertement leur hostilité. El-Hadj-Mimoun-ould-el-Bachir, qui avait jusque là cherché à maintenir le parti de la guerre, était de connivence avec les fauteurs de troubles. Il avait pu adopter cette nouvelle attitude, soit de propos délibéré, soit qu'il ne fût plus maître de la situation ; de toute façon, le fait n'en était pas moins inquiétant. Il en était résulté un certain malaise parmi les tribus algériennes, si bien que les Achache étaient entrés en communication avec l'ennemi, au lieu de soutenir les Oulad-Mellouk (2).

Dès que le général Pélissier, commandant la division d'Oran, eut connaissance de la tentative de razzia faite par les Beni-Snassen sur les Oulad-Mellouk, il en rendit compte au gouverneur général de l'Algérie, et sollicita l'autorisation de conduire une expédition jusqu'au cœur du pays des assaillants. Afin d'éviter toute perte de temps, Pélissier commença à prendre ses dispositions pour réunir dans une semaine, au pied de leur montagne, une division de 6.000 fantassins et 1.200 chevaux avec l'ar-

(1) Pièces 1, 3 et 10.

(2) Pièce 1.

tillerie et tout le matériel nécessaire ; il arrêta le mouvement du 11^e Léger qui se dirigeait vers la province d'Alger. Le général était convaincu de la nécessité d'entreprendre une action énergique et de se faire justice soi-même, puisque le Sultan du Maroc n'avait aucune autorité sur les Beni-Snassen toujours en révolte. Il comptait leur appliquer impitoyablement les méthodes de réduction déjà employées chez les Kabyles d'Algérie et, par un acte de vigueur, « fonder la paix des frontières ». Le gouverneur général, craignant d'être désavoué, ne permit pas à Pélissier de tenter l'entreprise. Celui-ci laissa, à regret, le 11^e Léger continuer sa marche ; il prescrivit seulement au général de Montauban, commandant la subdivision de Tlemcen, d'aller surprendre et enlever les Beni-Drar, qui étaient restés à portée de la frontière, auprès des sources du Kiss (1).

Le général de Montauban s'était déjà préparé à agir contre les Beni-Snassen, il avait ordonné quelques mouvements de troupes dans son commandement, tout en s'efforçant de tenir secret le but poursuivi. Un bataillon du 68^e de ligne, dirigé sur Nemours, y était arrivé le 8 avril, pendant que le 4^e bataillon de chasseurs à pied entra à Marnia. Après avoir reçu les instructions de Pélissier, le général commandant la subdivision quitta Tlemcen dans la nuit du 8 au 9 avril, à la tête de trois escadrons de chasseurs à cheval, d'un escadron de spahis et de deux obusiers de montagne. Ayant rallié les chasseurs à pied à Marnia, il les adjoignit à sa petite colonne et, dans la soirée du 9, il s'achemina avec tout son monde vers le Menaceb-Kiss. Le même jour, à 6 heures du matin, le bataillon du 68^e de ligne et trois compagnies du 7^e Léger étaient sortis de Nemours, sous les ordres du commandant Douay, pour escorter un convoi de ravitaillement jusqu'à Sidi-Brahim. Le commandant Douay

(1) Pièce 1.

devait ensuite se porter sur le Menaceb-Kiss avec l'infanterie, 40 spahis et le goum de Nemours. Tous les éléments de la colonne chargée de châtier les Beni-Snassen marchèrent de nuit, afin de gagner le point de concentration sans être signalés. Le 10 avril, à la pointe du jour, de Montauban se trouva en face des montagnes des Beni-Drar, à proximité de Sidi-Azem. Il lança alors sa cavalerie dans la direction de Sidi-Azouz, avec mission de balayer les pentes et de rejeter tous les ennemis dans la plaine. Le général, suivi de l'infanterie et de l'artillerie de montagne, se porta sur le Menaceb-Kiss, pour y faire sa jonction avec le commandant Douay et appuyer l'action des cavaliers (1).

Les Marocains furent surpris avant d'avoir pu déplacer leurs campements. La cavalerie française razzia d'abord les Beni-Drar et Mezaouïr, qui avaient leurs tentes au Djorf-el-Ahmar et au col du Guerbous, elle se dirigea ensuite vers Aghbal et tomba sur les Ouled-Ghazi et Oulad-ben-Azza, elle termina enfin son opération au delà d'Aghbal, vers Sidi-Mimoun. Quinze douars avaient été saccagés, nos gens y avaient enlevé beaucoup de butin mais peu de troupeaux. L'affaire fut si rapidement menée, que l'infanterie n'eut pas le temps de se porter en avant; elle reçut à coups de fusil ceux des ennemis qui cherchaient à s'enfuir dans la plaine. A 10 heures du matin, le combat prenait fin. Les Français avaient dix tués et quelques blessés, les Marocains perdaient environ 150 tués ou blessés; ils étaient profondément émus d'avoir été battus dans un terrain où ils se croyaient inattaquables, toutes leurs fractions, installées au voisinage de la frontière, s'étaient repliées en hâte dans la montagne. De Montauban s'arrêta deux heures sur les bords du Kiss pour faire manger les récoltes sur pied, après quoi il ramena sa colonne en territoire algérien.

(1) Pièce 9; *Akhbar*, journal d'Alger, du 22 avril 1852.

Il laissa l'infanterie à Marnia et rentra à Tlemcen dans la soirée du 12 avril avec la cavalerie. Les chasseurs d'Afrique retournèrent à Marnia le 14, en prévision de nouvelles opérations (1).

Le général écrivit au caïd d'Oudjda, et le mit au courant du coup de main effectué sur les tribus de son commandement, en lui faisant remarquer que le Sultan ne pouvait que se féliciter du châtement infligé à ses sujets rebelles ; il prévint en outre le fonctionnaire du Makhzen, qu'à la première incartade de ses administrés, il était décidé à recommencer. Mohammed ben Tahar ne voulut pas admettre les raisons du général français ; dans une lettre datée du 20 avril, il se répandit en récriminations. Il reprochait à de Montauban de ne pas s'être entendu avec lui et d'avoir, par sa conduite, provoqué de véritables désordres et compromis le maintien de la paix. Le Sultan ne partagea pas l'avis de son représentant, il adressa un blâme aux Beni-Snassen et réprimanda sévèrement leur chef. Les rassemblements armés, qui s'étaient formés dans la montagne, se dispersèrent. El-Hadj-Mimoun-ould-el-Bachir fut sur le point d'être abandonné par les Beni-Snassen-Tatha ; ceux-ci l'accusaient de les avoir entraînés dans une voie dangereuse, alors qu'il était incapable de les soutenir (2).

LA REPRISE DES OPÉRATIONS : COMBAT DU 15 MAI EN AVANT D'AGHBAL

La situation restant tendue, une colonne française fut concentrée sur le Kiss dans les premiers jours de mai ; elle était commandée par le général de Montauban et avait pour mission de détruire les récoltes possédées par

(1) Pièces 2, 3, 9 et 10 ; *Moniteur Algérien*, journal officiel de la colonie, du 10 juin 1852 ; *Akhbar* des 22 avril et 13 mai 1852.

(2) Pièces 3 et 9 ; (A. G. G.), lettre du caïd d'Oudjda au général de Montauban, du 20 avril 1852 (traduction, copie). Cette pièce est citée *in-extenso* dans mon étude sur *Oudjda et l'Amalat*.

les Beni-Snassen sur le territoire algérien. Cette mesure provoqua chez les montagnards une vive effervescence, qui aboutit à la mobilisation de leurs contingents renforcés par une partie de ceux des Kibdana, des Oulad-Settout, des Oulad-Mansour et des Mezaouïr. Le chef des Beni-Snassen fit semblant de prêcher le calme, il nous assura même n'avoir réuni ses combattants que pour être prêt à tout événement, mais il exhortait en-dessous les populations à aller attaquer les avant-postes français. Le 14 mai, la harka, sous El-Hadj-Mimoun-ould-el-Bachir, s'installa à Aïn-Aghbal, elle plaça ses vedettes à l'endroit où se trouvent actuellement les maisons des Oulad-ben-Azza (1).

Des éclaireurs marocains allèrent aussitôt reconnaître le camp français, qui était placé sur la rive droite du Kiss; ils déchargèrent leurs fusils sur les tentes, quelques groupes de combattants se montrèrent en même temps sur le versant d'Aghbal; une attaque paraissait imminente. Le 15 mai, le goum de la harka s'approcha de nos lignes, à la faveur d'un brouillard intense, avec l'intention de tenter une surprise. La cavalerie l'ayant aperçu engagea avec lui un combat traînant. Tout à coup le brouillard se dissipa et des fantassins ennemis apparurent rangés en bataille aux abords d'Aghbal. De Montauban franchit alors le Kiss avec ses troupes, il forma son infanterie en colonne double et couvrit ses flancs avec la cavalerie. Les Marocains préféraient éviter le choc en plaine; ils simulèrent donc une retraite, afin d'attirer leurs adversaires dans la montagne, où les manœuvres auraient été difficiles, et profiter ainsi de l'avantage que leur donnait la connaissance du terrain. Le général ne tomba pas dans le piège, il arrêta immédiatement sa colonne, ce qui obligea les Marocains à prendre l'offensive. La rencontre eut lieu sur l'Oued-Sidi-Mohammed-

(1) Pièces 4 et 10.

el-Oudjdi, on nomme ainsi le cours inférieur de l'Oued-Aghbal. L'ennemi était fort d'environ 6.000 fusils et 800 chevaux, malgré cela il fut culbuté et subit de très grosses pertes, il se replia en abandonnant une centaine de cadavres. Les Français comptaient 4 tués et 44 blessés; avant de regagner leur camp, ils coupèrent les orges qui étaient mûres et les donnèrent à manger aux animaux (1).

A la suite de l'affaire du 15 mai, la harka se dispersa momentanément. La leçon infligée aux Beni-Snassen-Tatha les avait fortement impressionnés. Ils demandèrent au caïd d'Oudjda d'intervenir en leur faveur auprès des Français. Mohammed ben Tahar se rendit au camp du Kiss et promit au général de lui donner satisfaction sur tous les points. Ce dernier consentit à suspendre tout châtiment, en attendant que le caïd du Rif, Mohammed ben Abd-es-Saddok, vint traiter avec lui les conditions définitives de la paix. Lorsqu'ils ne se virent plus inquiétés, les Marocains reprirent confiance; travaillés par Mohammed el Mekki et Moufok ould Marnia, ils ne tardèrent pas à reformer leur harka à Aghbal. Cette nouvelle attitude allait tout remettre en cause (2).

LA RAZZIA DU 15 JUIN SUR LES SILOS DE LA ZAOUÏA
DES OULAD-SIDI-RAMDAN, A TIZI-ALI

Au commencement de juin, les Français attendaient toujours le caïd du Rif, qui devait régler avec eux les affaires de la frontière et mettre fin au conflit. A chaque instant, on annonçait que sa venue était proche, puis ensuite, pour une cause quelconque, elle était retardée; de délai en délai, les jours succédaient aux jours

(1) Pièces 9 et 10; *Moniteur Algérien* du 10 juin 1852; *Akhbar* du 20 mai 1852.

(2) Pièces 4 et 9; *Moniteur Algérien* du 10 juin 1852; *Akhbar* du 8 juin 1852.

et les difficultés ne cessaient pas. Ces lenteurs constituent le procédé habituel du Makhzen pour user ses adversaires, elles ne pouvaient pas convenir aux Français, car le prestige dû à leur victoire diminuait vite avec le temps. Les inconvénients de leur inaction ne tardèrent pas à se faire sentir ; la harka des Beni-Snassen, concentrée à faible distance du Kiss, était une menace permanente pour la colonne du général de Montauban qu'elle astreignait à une garde dangereuse et stérile (1).

Le général ayant appris d'un émissaire l'emplacement des silos de la Zaouïa des Oulad-Ramdani, dont le chef, Mohammed el-Mekki, était un de nos adversaires les plus acharnés, il décida d'aller les vider. D'après les renseignements recueillis, les silos étaient situés en plaine et l'opération ne devait présenter aucune difficulté. De Montauban prescrivit de rassembler 1.400 chameaux ou mulets des tribus algériennes les plus éprouvées par les incursions des Beni-Snassen et, le 15 juin, à 5 heures du matin, il leur fit traverser le Kiss sous la protection d'une partie de ses troupes. La colonne de manœuvre comprenait 6 bataillons d'infanterie, une batterie de montagne et toute la cavalerie disponible. Les Français arrivèrent jusqu'à proximité des silos sans être inquiétés, il était alors environ 9 heures. A ce moment, le général se rendit compte qu'il avait été trompé ; les silos ne se trouvaient pas en terrain plat, mais au sommet d'un des premiers contreforts de la montagne, à l'entrée du col dit : Tizi-Ali. La colonne venait d'être signalée, de nombreux Marocains garnirent immédiatement les hauteurs et ouvrirent le feu afin de s'opposer à l'enlèvement des grains. L'affaire devenait délicate, mais il ne fallait pas songer à reculer, l'hésitation n'était plus permise (2).

De Montauban couvrit son front avec un rideau de

(1) Pièce 6.

(2) Pièces 5, 6 et 10.

tirailleurs, derrière lequel son infanterie s'avança en trois colonnes appuyées chacune par deux obusiers de montagne. La colonne du centre, formée de deux bataillons d'élite de la Légion étrangère, avait pour objectif les silos; elle était précédée d'un détachement de sapeurs du Génie et suivie du convoi. La colonne de gauche comprenait le 4^e bataillon de chasseurs à pied et un bataillon du 7^e Léger, celle de droite un bataillon du 68^e de ligne et un bataillon du 7^e Léger. La cavalerie était chargée de surveiller la plaine. Le général marchait en tête de la colonne du centre. A son signal, tous les bataillons se lancèrent à l'assaut. Les Marocains ouvrirent un feu violent et firent rouler sur eux de grosses pierres, ils ne réussirent pas à rompre leur élan. En atteignant la crête, nos soldats engagèrent un corps à corps avec les défenseurs, qu'ils tuèrent à la baïonnette et dispersèrent dans les ravins d'alentour; à 10 heures, la position était conquise. On se mit de suite à charger les grains sur les animaux du convoi, la cavalerie elle-même vint s'approvisionner; ce très long travail ne put être terminé qu'à 5 heures du soir. Les Beni-Snassen s'étaient reformés; pendant tout ce temps ils harcelèrent la colonne et il fallut plusieurs vigoureux retours offensifs pour les repousser. L'opération terminée, la retraite s'opéra par échelons et en bon ordre, afin de permettre au convoi de regagner la plaine sous l'escorte de la cavalerie. Les montagnards n'osèrent pas s'aventurer dans le plat pays, ils cessèrent la poursuite et la colonne regagna son camp à la tombée de la nuit sans incidents. L'ennemi avait eu environ 120 tués; sur quelques-uns de ses morts nos soldats avaient ramassé des carabines et des effets ayant appartenu aux chasseurs du 8^e bataillon d'Orléans massacrés à Sidi-Brahim. Les pertes des Français s'élevaient à 4 tués et 58 blessés, dont 16 grièvement (1).

(1) Pièces 5, 6 et 10; *Akhbar* du 27 juin 1852.

Dans la même journée, les capitaines Chanzy et Doineau s'embusquèrent avec les goums entre la Moulouya et le Kiss, dans le but de surprendre les Oulad Mansour et les Beni-Mengouch Tatha qui, d'après un avis donné au général, devaient venir faire leurs moissons dans la plaine de Triffa. Les Marocains étaient sur leurs gardes, ils ne s'éloignèrent pas de la Moulouya et, lorsque vers 9 heures ils furent chargés par nos cavaliers indigènes, ils prirent la fuite ne perdant que 4 hommes tués et 2 prisonniers (1).

Le coup de force de Tizi-Ali impressionna fortement les Marocains ; El-Hadj-Mimoun-ould-El-Bachir aurait voulu renouer des relations pacifiques, il fit des ouvertures dans ce sens, mais sa sincérité était très douteuse, les pourparlers n'aboutirent pas. Les Beni-Snassen Tatha ne cherchaient qu'à gagner du temps, car ils étaient incessamment renforcés par les contingents de la montagne et ceux de leurs alliés. Comme ils ne venaient pas à résipiscence, les troupes françaises firent des fourrages dans la plaine de Triffa, où elles coupèrent et enlevèrent les orges. La harka d'Aghbal les laissa faire sans oser intervenir, un certain nombre des combattants se rendirent d'ailleurs dans l'Angad pour y récolter leurs moissons (2).

LE COMBAT D'ACHAOUEN, DIT DE TAREDJIRT, LE 24 JUIN

La situation ne s'améliorait pas et l'intervention du caïd du Rif restait tout à fait problématique. Les Marocains devinrent agressifs; le 23 juin, de nombreux groupes se déployèrent sur les hauteurs d'Aghbal. Le général de Montauban, se sentant menacé à brève échéance d'une attaque, jugea qu'il était urgent de prendre lui-même

(1) Pièce 5.

(2) Pièces 6 et 10.

l'offensive; il décida de marcher à l'ennemi dès le lendemain (1).

Le 24, la colonne française se mit en mouvement à 9 heures du matin; elle comprenait 6 bataillons, 6 escadrons et 6 canons de montagne. L'infanterie se forma sur deux lignes, la première comprenant le 2^e bataillon de la Légion étrangère et les 2^e et 3^e bataillon du 7^e Léger; la deuxième, le 4^e bataillon de chasseurs à pied et le 1^{er} bataillon de la légion étrangère; le 2^e bataillon du 68^e de ligne marcha à l'arrière du dispositif, encadrant le convoi. La cavalerie et le goum s'établirent à l'aile gauche, masqués par un pli de terrain; l'artillerie prit place entre la cavalerie et l'infanterie, à hauteur de la première ligne. Des contingents ennemis descendirent des pentes de la montagne et leur goum se porta au devant des Français. Le combat commença au lieu dit Mezoughen, dans la plaine située entre l'oued Kiss et l'oued Aghbal (2).

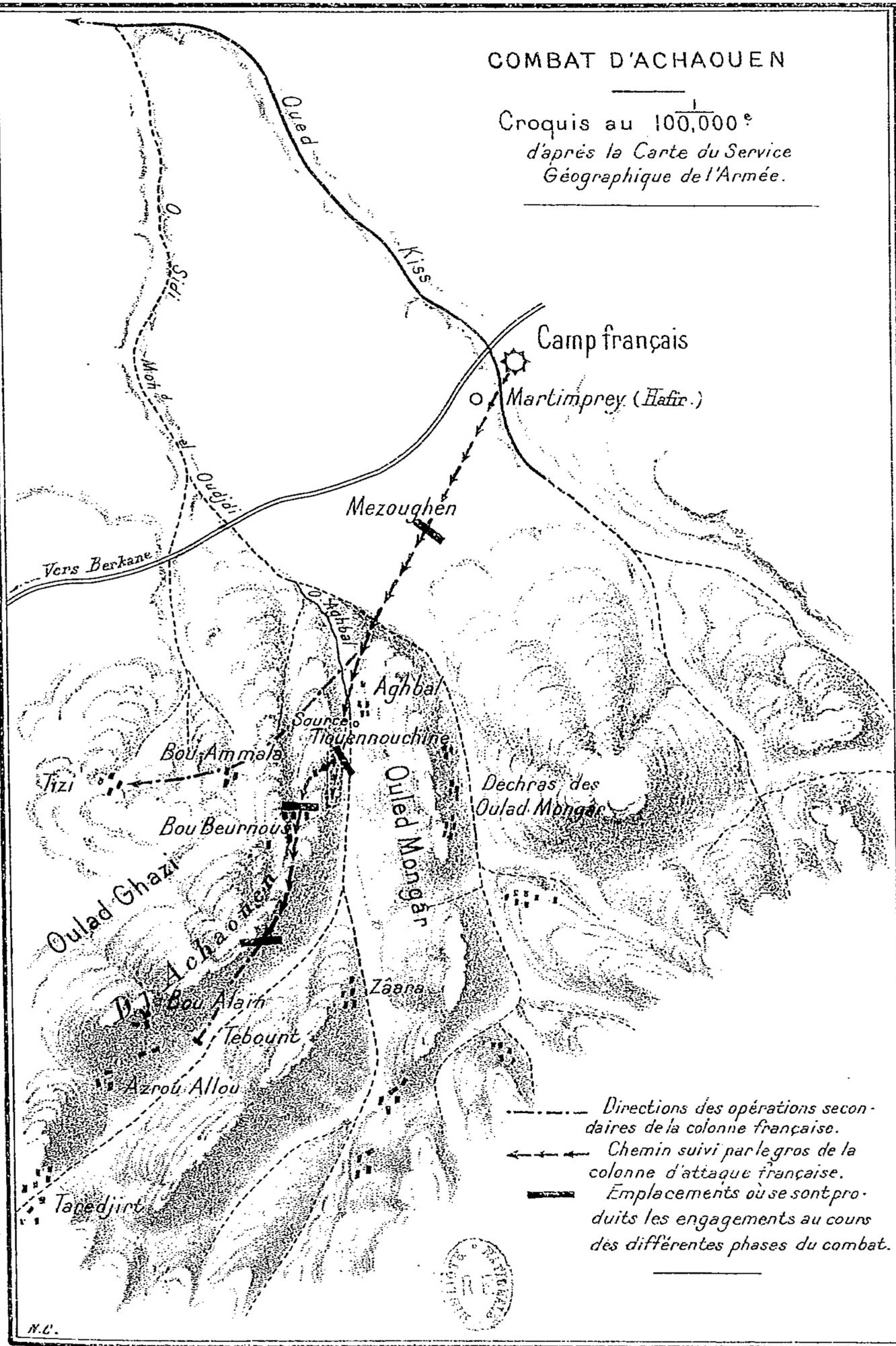
Vues de la plaine, les positions des Marocains se présentaient sous l'aspect suivant. En arrière d'un immense glacis, à pentes assez douces, apparaissait une coupure oblique à la direction de l'attaque; c'était la vallée de l'oued Aghbal. A gauche de cette vallée, on voyait une ligne de hauteurs sur les flancs desquelles s'étagaient les dechras des Oulad-Mongar. A droite, des crêtes, se masquant en partie les unes les autres, s'élevaient insensiblement vers le Ras-Foughal. De ce côté, le terrain était très coupé; les dechras de Tizi et de Bou-Ammala se détachaient sur le pied des montagnes, en dehors de la zone occupée; au centre de cette zone, la dechra de Bou-Beurnous se dressait à mi-pente du djebel Achaouen, sur la piste d'Aghbal à Taredjirt et au-dessus des jardins de Tiouennouchine. Le village d'Aghbal, construit au fond de la vallée, presque en face de Bou-Beurnous, n'était pas

(1) Pièce 9.

(2) Pièces 9 et 10.

COMBAT D'ACHAOUEN

Croquis au $\frac{1}{100,000}$ ^e
d'après la Carte du Service
Géographique de l'Armée.



visible; il en était de même de l'agglomération de Taredjirt, que cachait le sommet du djebel Achaouen (1).

Les Beni-Snassen résistèrent pendant environ une demi-heure à Mezoughen; de Montauban ayant constaté un flottement dans leur ligne les fit charger, ils se replièrent alors sur la montagne. A ce moment, les fantassins marocains étaient divisés en deux groupes principaux : les Beni-Ourimeche se tenaient sur les hauteurs en avant de Bou-Ammala, les Beni-Drar, Oulad-Mongar, Beni-Khelouf, Beni-Marissen et Ahel-Taredjirt avaient pris position à Aghbal. Les cavaliers français poursuivant le goum marocain arrivèrent devant Aghbal et en chassèrent les piétons. Ceux-ci réussirent à s'embusquer dans les jardins de Tiouennouchine, d'où ils tinrent en échec le goum français; le lieutenant-colonel Tallet finit par les débusquer avec la cavalerie régulière, en tournant les jardins. Les défenseurs durent battre en retraite; ceux qui connaissaient bien le pays échappèrent en se faufilant dans les ravins, vers Bou-Ammala, les autres se firent sabrer sur les glacis de Bou-Beurnous. La cavalerie française, poussant devant elle tous les fuyards, enleva la dechra de Bou-Beurnous. Pendant ce temps, l'infanterie avait gagné Aghbal, un détachement fut placé à Aghil-el-Mira pour opérer contre les Oulad-Ghazi; un autre marcha vers Tizi, le restant des troupes entreprit l'escalade de la montagne sur les traces de la cavalerie. Cette dernière atteignit en combattant le sommet du djebel Achaouen, un parti s'avança même jusqu'à Tebount, en deça d'Azrou-Allou, et mit le feu à quelques palmiers nains. Les Beni-Snassen, renforcés par des contingents frais, firent une contre-attaque, qui donna lieu à un très vif engagement à Ras-Achaouen. Les bataillons français arrivèrent à la rescousse; le 2^e bataillon de la Légion, puis les deux ba-

(1) Dans l'étude sur *Oudjda et l'Amalat*, je donne un croquis panoramique des positions.

taillons du 7^e Léger, dans un élan irrésistible, culbutèrent tous les Marocains. L'artillerie entra en ligne à son tour, elle fouilla les ravins avec ses obus et acheva la déroute de l'ennemi. A 2 heures du soir, la colonne française victorieuse fit demi-tour afin de regagner son camp; quelques chevaux des Beni-Snassen la harcelèrent jusqu'à Aghbal.

Le combat d'Achaouen coûta aux Beni-Snassen environ 400 tués, parmi lesquels plusieurs chefs; ils perdirent un étendard, des animaux, des vêtements et les déchras de Tizi, Bou-Ammala, Bou-Beurnous, Aghbal, ainsi que quelques déchras des Oulad-Mongar, furent incendiées. Les Français eurent 2 officiers de la Légion et 20 hommes tués, 9 officiers et 68 hommes blessés (1).

LA FIN DE LA CAMPAGNE

Après le combat d'Achaouen, les Marocains démoralisés se dispersèrent; ils comprirent enfin qu'ils ne pouvaient rien contre les armes françaises et ils s'avouèrent définitivement vaincus. Les autorités marocaines furent obligées de sortir de leur passivité; poussé par les Beni-Snassen et les Angad, qui lui demandaient de venir négocier la paix avec les Français, le caïd du Rif, Mohammed-ben-Abd-es-Saddok, ne pouvant plus se dérober, il se fit annoncer pour le 2 juillet. Au jour dit, il se présenta au général de Montauban, suivi du caïd d'Oudjda, du marabout Si Hamza de Guefaït et de plusieurs personnages influents; il sollicita l'aman au nom de toutes les populations voisines de la frontière.

La députation assura le général de ses bons sentiments, elle souscrivit à toutes les conditions et lui promit que, désormais, les relations de bon voisinage de l'Algérie et du Maroc ne seraient plus troublées.

(1) Pièces 6, 8, 9 et 10; *Moniteur Algérien* du 30 juin 1852; *Akhbar* des 1^{er} et 6 juillet 1852.

Le lendemain de l'entrevue, la colonne française abandonna le camp du Menaceb-Kiss et rallia Tlemcen en passant par Nemours. La paix était rétablie pour quelques temps sur les confins (1).

Capitaine L. VOINOT.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Abréviations : (A. G. G.) Archives du service des affaires indigènes du Gouvernement général de l'Algérie.

(A. C. M.) Archives du service des affaires indigènes du Cercle de Marnia.

N° 1

(A. G. G.) Original

*Lettre du Général commandant la division d'Oran au
Gouverneur Général de l'Algérie*

ARMÉE D'AFRIQUE

Oran, le 9 Avril 1852.

PROVINCE D'ORAN

CABINET

N° 407

Monsieur le Gouverneur Général,

J'ai eu l'honneur de vous informer, par dépêche télégraphique, des graves désordres dont notre frontière a été le théâtre; voici l'exposé détaillé de l'audacieux coup de main tenté par les tribus du Maroc sur notre territoire.

Nos Ouled-Mellouk étaient campés le 4 de ce mois en avant de Lalla-Maghrnia, aux environs de Sidi-Aïad, leurs troupeaux étaient aux pâturages; mais comme depuis quelques jours les allures des Marocains prenaient un

(1) Pièces 6, 7, 9.

caractère de plus en plus suspect, les cavaliers de la tribu veillaient sur les tentes, et leur caïd leur avait fait distribuer de la poudre. L'événement n'a que trop justifié ces précautions.

Une attaque à main armée avait été en effet préparée contre les Ouled Mellouk, à la tête de ce mouvement était Si Mohammed El Mekki, chef de la zaouïa des Ouled-Sidi-Rhamdam, homme très influent dans toute la contrée, et Moufok ould Maghrnia, partisan audacieux. Ils avaient réuni les contingents des Beni-Drar, des Ouled-Razi, des Ouled-Mongar, des Mezaour. El Hadj Mimoun, qui a paru dernièrement au milieu de ces populations, non seulement avait approuvé le projet de ces actes d'hostilité, mais devait y prendre part en y conduisant les contingents des Beni-Iznassen Fouaga.

Le rendez-vous avait été fixé dans la journée de dimanche à Mouzarah (1) et l'entreprise devait s'exécuter le lendemain lundi, 5 avril.

Si Mohammed, frère de l'Hadj Mimoun, l'homme de guerre des Beni-Iznassen, est arrivé à Mouzarah le dimanche soir. Mais Si Mohammed ben Mekki et Moufok, craignant d'être éventés, n'eurent pas la patience d'attendre l'arrivée de Si Mohammed et le concours des Fouaga, ils se crurent assez forts et entamèrent seuls l'affaire. Ce mouvement prématuré sauva les Ouled Mellouk.

Leur attaque fut conduite avec vigueur et dans le premier moment de la surprise nos tribus plièrent, mais nos cavaliers reprirent à leur tour la charge avec intrépidité et la poussèrent vigoureusement jusqu'au fond de la plaine. Cette affaire n'a pas laissé que d'être sanglante, 17 des nôtres ont été tués, une vingtaine a reçu de graves blessures. L'ennemi a eu une cinquantaine d'hommes hors de combat et a perdu quelques chevaux, il n'a pu

(1) Il s'agit de la koubba de Lalla-Oum-uz-Zohra, au pied est des Beni-Drar.

faire aucun butin. Bien que l'honneur du combat soit resté aux Ouled Mellouk, c'est un triste jour pour une faible tribu, que celui où 17 de ses plus braves cavaliers reçoivent la mort.

Cette agression n'est pas un acte de brigandage isolé. Il y a concert entre les Beni-Iznassen et toutes les tribus de la plaine qu'ils tiennent sous leur dépendance, il y a même connivence de la part de nos Achaches qui n'ont point porté secours aux Ouled Mellouk et qui sont même entrés en communication avec l'ennemi. Voilà bien la preuve que le rôle, auquel nous sommes condamnés, amoindrit notre considération comme j'ai eu l'honneur de vous le faire remarquer plusieurs fois, aux yeux des nôtres comme aux yeux des Marocains, nous nous usons à ce métier. Notre modération n'est que de la faiblesse aux yeux des musulmans, notre respect des traités avec l'Empire, que de la peur... puissions-nous ne pas regretter amèrement un jour notre longanimité !

Remarquez, Monsieur le Gouverneur Général, que l'homme le plus influent des Beni-Iznassen, El Hadj Mimoun, qui jusqu'à présent avait cherché à contenir le parti de la guerre, ou n'est plus maître de la situation, ou agit d'après des ordres secrets, puisqu'il consent à organiser des attaques contre nos tribus, puisque son propre frère, le guerrier de la famille, commande lui-même les expéditions hostiles. Ce fait est significatif et cette dernière violation de notre territoire à main armée éclaire la situation, et nous découvre notre véritable ennemi.

Cet ennemi est la tribu des Beni-Iznassen, c'est dans la montagne de ces audacieux Kabyles, aussi indépendants de l'Empereur Abderrahman que de la France que se trouve le foyer de toutes les conspirations contre notre autorité, c'est de là que partent toutes les insultes, c'est le repaire où les brigands qui ont un compte à régler avec nous trouvent un asile assuré.

Par conséquent, Monsieur le Gouverneur Général, c'est là qu'il faut frapper. Cette opinion qui est basée chez moi sur l'étude du pays depuis de longues années est aussi celle des généraux de Mac-Mahon et de Montauban. Il est bien douloureux au commandant de la subdivision de Tlemcen, comme à celui de la province d'Oran de rester spectateurs presque passifs, presque impuissants, de ces insultes incessantes, dont les conséquences se feront un jour profondément sentir dans l'esprit de nos propres populations, que notre inaction étonne et démoralise.

C'est surtout aux Beni-Iznassen, toujours en révolte avec l'autorité impériale, que la méthode indiquée par le Consul général de Tanger, pour obtenir la paix et nous faire justice, peut et doit être appliquée. La nécessité en est pour moi tellement évidente, que dès que la nouvelle de la dernière agression me parvint, je n'hésitai pas à arrêter le mouvement du 11^e Léger. Mon projet, s'il eût eu votre approbation, eût été d'entrer chez le Beni-Iznassen et d'y faire un exemple qui nous eût donné la paix pour de longues années.

Dans une semaine je pouvais réunir au pied de leur montagne 6.000 hommes d'infanterie, 1.200 chevaux et tout l'outillage d'une division de cette force. Je leur aurais appliqué impitoyablement la méthode de réduction des pays kabyles, et leur aurais promis une pareille visite en réponse à chaque violation de territoire commise par eux ou les tribus qu'ils dominent par leur influence et qui marchent à leur volonté.

Tôt ou tard, c'est ma conviction intime, il faudra en venir là. Tous les hommes de l'Ouest pensent de même.

« Il m'est impossible (dit le général Montauban; et
« avant lui le général de Mac-Mahon tenait à peu près le
« même langage), il m'est impossible, avec les ressources
« de la subdivision de Tlemcen, de m'opposer à ces actes
« hostiles qui se renouvellent journellement... J'ai là
« un rôle qui est un vrai crève-cœur pour un général

« français, vis-à-vis ces populations barbares... Il faut
« un prompt remède, mon général, et par conséquent de
« prompts moyens d'action... la diplomatie ne peut rien
« à un tel état de choses qui ne peut être tranché, pour
« nos tribus et pour les tribus marocaines, que par un
« acte de *haute vigueur*. Si nous parvenons à réduire ce
« pâtre des Beni-Iznassen, nos tribus n'auront plus rien
« à craindre du Maroc, etc... »

Les Beni-Iznassen, Monsieur le Gouverneur Général, jouent le même rôle que les Zouaoua ont longtemps joué dans la Grande Kabylie; leur influence sur les tribus des frontières s'étend au loin de proche en proche. Elle se fait sentir, dans tous les attentats, dans tous les complots; en les battant nous frappons tous ces brigands à la tête.

Vous pensez qu'une pareille entreprise serait désapprouvée par le Gouvernement. Je m'incline devant votre appréciation et j'y renonce, mais avec regret et avec le sentiment intime que nous ne faisons qu'augmenter les charges et les embarras de l'avenir; la saison était bonne, le droit pour nous, l'Empereur bien disposé, nos tribus altérées de vengeance, nos troupes pleines d'ardeur. Jamais nous ne retrouverons une aussi bonne occasion d'exécuter les Beni-Iznassen et de fonder la paix des frontières.

Le 11^e Léger poursuit sa marche vers la province d'Alger. Tout se bornera à une tentative de ghazzia par le général de Montauban sur ces incorrigibles Beni-Drar, qui ont eu l'imprudence de rester à bonne portée, près des sources de l'oued Kis. Je donnerais beaucoup pour qu'il puisse les enlever, si sa marche n'est pas éventée, s'il peut les atteindre, il les mènera bon train et ces misérables paieront pour tous.

J'ai prescrit à cet officier général d'imposer aux Acha-ches une forte amende pour leur connivence avec l'ennemi.

C'est demain, 10 avril, que le coup sera tenté; je m'empresserai de vous en faire connaître le résultat. Vous pou-

vez compter sur la prudence du général de Montauban, comme sur sa vigueur et sa décision.

Agréez, Monsieur le Gouverneur Général, l'hommage de mon respectueux dévouement.

Le Général de division
Commandant la province d'Oran,
PÉLISSIER.

N° 2

(A. G. G.) Original

Télégramme du Général commandant la division d'Oran
au Gouverneur Général de l'Algérie

ALGÉRIE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DEPECHE TELEGRAPHIQUE

Oran, le 11 Avril 1852. à 10 heures et demie.

Le Général commandant la division,
à Monsieur le Gouverneur Général,

Le général de Montauban m'adresse la dépêche suivante :

« Ras Kis, le 11 avril, à 11 heures du matin.

« Nous venons de raser cinq douars des Beni-Drar et Mzaouirs. Nous avons pris beaucoup de butin, mais peu de troupeaux. Nous avons dix hommes tués et quelques blessés. Les Beni-Snassen ont approximativement 150 tués ou blessés. Je m'arrête ici deux heures pour faire manger les orges sur pied des arabes ennemis. »

P. le Directeur des lignes télégraphiques .
Le Traducteur des dépêches.

DE LIGNAC.

N° 3

(A. C. M.) Registre des minutes

Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques d'Avril 1852. — (Extraits)

Avril 1852.

L'esprit hostile des Beni-Snassen n'a pas tardé à se manifester par des actes d'agression; le 4 avril 400 chevaux des Beni-Drar, des Ouled Mongar, accompagnés d'un nombre à peu près égal de gens de pied, sont venus attaquer les Ouled Mellouk; nos arabes étaient sur leurs gardes et ont repoussé, non sans pertes regrettables, une pareille tentative; 17 hommes tués, 14 blessés ont témoigné de la vigueur et de l'énergie de la défense.

Cette violation de notre territoire demandait une punition sévère, elle ne s'est point fait attendre, et le 10 avril au matin les Beni-Drar et les gens de Triffa recevaient le juste châtement de leurs méfaits.

Cette punition infligée dans un terrain où les Beni-Snassen Tata se croyaient inexpugnables, dans une position où jamais le bras des Turcs et des Marocains n'était venu les frapper, a ému prodigieusement toute la montagne.

Des rassemblements armés se sont formés, mais ils n'ont pas tardé à se dissiper devant le blâme sévère de l'Empereur qui a rendu les Beni-Snassen seuls responsables de leurs méfaits et a applaudi au châtement qu'ils s'étaient attirés par leurs agressions continuelles.

Hadj Mimoun est en ce moment très inquiet, l'Empereur l'a sévèrement réprimandé. Les Beni-Snassen Tata l'accusent de les avoir entraînés sans pouvoir les soutenir dans cette voie d'hostilités, et sont disposés à rompre avec lui.

N° 4

(A. C. M.) Registre des minutes

Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques de Mai 1852. — (Extraits)

Mai 1852.

L'arrivée de la colonne française de nos troupes sur notre frontière, dans les premiers jours de ce mois, avec mission de punir les Beni-Snassen en détruisant les récoltes que cette tribu possède sur notre territoire, a jeté une certaine émotion dans toute la montagne. El-Hadj Mimoun, n'ayant pas pu maîtriser l'effervescence qui s'est produite, s'est mis à la tête du mouvement et, le 14, il était à Aghbal avec tous les contingents des Beni-Snassen et une partie de ceux des Kebdana, des Ouled-Settout, des Ouled-Mansour, des Mzaouïr et des Beni-Mengouch-Tata.

Malgré ses protestations, et bien qu'il assurait n'avoir réuni toutes ses forces que pour être prêt à tout événement, il excitait en-dessous les populations et ses cavaliers sont venus insulter et attaquer nos avant-postes. Le châtiment ne s'est pas fait attendre et, le 15, les Beni-Snassen ont été punis de leur insolence.

Dans les jours qui suivirent, la fezza (1) s'est dispersée momentanément, elle n'a pas tardé à se reformer aux instigations de Si El-Mekki et de Mouffok ould Marghnia et Cheikh ben Ali. Dans l'intervalle, les Beni-Snassen-Tata, menacés et craintifs, appelèrent le caïd Si Mohammed ben Tahar, d'Oudjda, qui obtint la suspension de tout châtiment jusqu'à l'arrivée de son chef, Si Mohammed ben Abd-es-Saddok, caïd du Rif, en promettant satisfaction sur tous les points.

(1) Fezza : rassemblement armé.

N° 5

(A. G. G.) Copie

*Rapport du général commandant la division d'Oran
au Gouverneur général de l'Algérie*

ARMÉE D'AFRIQUE

Oran, le 21 Juin 1852.

PROVINCE D'ORAN

CABINET C

N° 447

COPIE

Extrait d'une dépêche
de M. le Général Pélissier
au Gouverneur général

Monsieur le Gouverneur général,

Dans ma dernière dépêche, j'ai eu l'honneur de vous faire connaître qu'un espion avait révélé au général de Montauban le gisement des silos appartenant à Si El-Mekki, Cheikh de la Zaouïa de Sidi-Randam et le plus acharné des agitateurs de la frontière.

Je vous ai rendu compte aussi que cet officier général avait résolu de vider les magasins de l'ennemi et, qu'à cet effet, il avait requis 1.400 chameaux ou mulets appartenant aux tribus qui ont le plus souffert des incursions des Beni-Iznassen.

Le 15 juin, à 5 heures du matin, il se mit en route avec six bataillons, une batterie de montagne, toute sa cavalerie et son convoi. Tous les renseignements plaçaient les silos dans la plaine, mais quand la colonne arriva près de leur emplacement, après quatre heures de marche, le général reconnut que le guide l'avait trompé et que les matemores (1) étaient sur le haut d'un des premiers contreforts qui dominant le plat pays.

Jusque là, pas un cavalier ennemi ne s'était montré,

(1) C'est l'orthographe défectueuse du mot arabe matmour qui signifie silos.

mais, tout à coup, les hauteurs dominant les silos se couronnaient de Kabyles. La position devenait délicate pour le général de Montauban. S'il obéissait à la lettre à mes instructions, il commettait, en battant en retraite devant l'ennemi, un acte de faiblesse fâcheuse. S'il attaquait, il engageait gravement sa responsabilité. En homme de cœur, il prit résolument et promptement son parti, et répondit aux coups de fusil des éclaireurs marocains par une habile disposition d'attaque.

Il forma trois colonnes des deux bataillons, pourvues chacune de deux obusiers de montagne, couvertes d'un rideau de tirailleurs, Derrière la colonne du centre, précédée par les sapeurs du génie, et qui avait les silos pour point de direction, marchait le convoi. La cavalerie gardait les débouchés de la plaine.

La colonne de gauche, composée du 4^e chasseurs à pied et de l'un des bataillons du 7^e Léger, était aux ordres du commandant Capriol de Péchassant. Celle de droite, formée du 68^e et du 2^e bataillon du 7^e Léger, était commandée par le chef de bataillon Polhès. Le général marchait en tête de la colonne centrale formée des bataillons d'élite de la légion étrangère. Il pouvait veiller ainsi sur tout le dispositif d'attaque.

En jetant les yeux, Monsieur le Gouverneur général, sur le croquis qui est annexé à ce rapport (1), vous reconnaîtrez que les silos sont situés à l'entrée du col, qui rattache à la masse de la montagne le contrefort que nos troupes devaient enlever. Ce contrefort en est séparé par deux ravins, limitant parfaitement notre front d'opération. Il s'agissait d'arriver à la crête qui les domine, d'éloigner l'ennemi des abords de ces fossés naturels, de le maintenir loin des silos pendant qu'on serait occupé à les vider et de faire retraite sans être entamé, une fois l'opération terminée.

(1) Aucun calque de ce croquis n'est joint à la copie du rapport, dont il m'a été impossible de retrouver l'original.

Le général de Montauban a parfaitement conduit cette entreprise.

À un signal donné, les trois colonnes s'élançèrent à la fois avec une irrésistible vigueur. Ni le feu bien nourri des Kabyles, ni les grosses pierres qu'ils roulaient, ou lançaient de très près sur nos soldats, ne purent arrêter l'élan des troupes. Il y eut un instant mêlée sur la crête, entre les Beni-Iznassen et nos tirailleurs; mais ceux-ci les tuèrent à coups de baïonnette et les dispersèrent dans les ravins. Dans ce coup de collier, l'ennemi n'eut pas le temps d'enlever tous ses cadavres, dont une vingtaine, tués à l'arme blanche, restèrent en notre pouvoir. Dans les armes et l'équipement de ces misérables, nos soldats ont retrouvé des carabines, des effets et d'autres reliques des chasseurs du 8^e bataillon, massacrés à Sidi-Brahim.

À 10 heures, la position était couronnée et occupée d'une manière formidable. Le général fit reconnaître et percer les silos. Les 1.400 bêtes de somme qui composaient le convoi furent chargées d'orge et de blé. La cavalerie elle-même vint s'approvisionner à son tour.

Cependant, il fallait de longues heures pour cette opération qui dura jusqu'à cinq heures du soir. Après un premier moment de panique, les Kabyles se réunirent de nouveau et pendant toute la journée ne cessèrent de tirer avec audace. Il fallut plusieurs retours offensifs conduits avec autant de résolution que de prudence et plusieurs volées d'obus pour les maintenir à distance. On ne peut nier que ces montagnards n'aient fait preuve d'un grand courage.

Le général de Montauban aurait pu détruire la mosquée de Sidi-Ramdam, il préféra la faire respecter pour prouver aux Beni-Iznassen que son opération n'était dirigée que contre le fanatique agitateur, qui les maintient dans une voie funeste en leur prêchant la guerre.

Le convoi chargé, le soir venu, il fallait songer à la retraite. Ce mouvement offrait des difficultés, mais il

s'opéra avec un plein succès. Il eut lieu par la droite, en échelons, de manière à ce que chaque position abandonnée fut fortement protégée et défendue par l'échelon le plus voisin.

Couvert par ces dispositions, le convoi regagna promptement la plaine avec la cavalerie. A 6 heures du soir, toute la colonne, malgré les attaques pressées et les cris frénétiques des Kabyles, était sortie sans encombre de la région montagneuse et regagnait paisiblement le camp du Kis, sans qu'aucun Beni-Iznassen osât la suivre dans le plat pays.

Cette brillante affaire a été achetée par les pertes suivantes :

| | Tués | Blessés grièvement | Blessés légèrement |
|-----------------------------------|-------|-----------------------|-----------------------|
| 4 ^e chasseurs à pied.. | » | 2 | 14 |
| 7 ^e Léger..... | » | 1 | 2 |
| 68 ^e de ligne..... | 2 | 6 | 14 |
| Légion étrangère... | 2 | 7 | 10 |
| Chasseurs d'Afrique | » | » | 2 |
| | <hr/> | <hr/> | <hr/> |
| | 4 | 16 | 42 |

58

D'après l'estimation des différents chefs de corps que j'ai sous les yeux, l'ennemi a dû avoir plus de 120 hommes tués. Quant à ses blessés, c'est une évaluation qui ne peut être faite encore, le nombre doit en être considérable, d'après la manière dont l'attaque a été brusquée et enlevée.

Cette opération, dont nous n'avons qu'à nous féliciter, sous tous les rapports, était, dans la journée même, heureusement complétée par un coup de main du goum sur les Oulad-Mansour et les Beni-Mengouche-Tata. Le général de Montauban avait été informé que ces tribus devaient, dans la journée du 15, s'avancer dans la plaine

de Trifa pour y moissonner. Par son ordre, nos cavaliers indigènes, aux ordres des capitaines Chanzy et Doisneau, s'embusquèrent entre les bouches de la Moulouya et du Kis et, lorsque l'ennemi eut passé la première de ces rivières, le chargèrent avec vigueur vers les 9 heures du matin. Malheureusement, comme par une prévision du sort qui leur était réservé, les Oulad-Mansour et les Beni-Mengouche ne s'étaient pas éloignés du fleuve et nous ne pûmes que tuer 4 hommes et faire 2 prisonniers; mais l'épouvante les accompagna dans leur fuite; ils laissèrent aussi aux mains de nos gens une trentaine de bêtes de somme.

Agréez,

Le général de division commandant la province d'Oran,

Signé : PÉLISSIER.

Le colonel, chef de bureau politique des affaires arabes,

Signé : ILLISIBLE. (1).

N° 6

(A. C. M.) Registre des minutes

*Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les
nouvelles politiques de juin 1852*

(Extraits.)

Juin 1852.

Nous attendions, vers les premiers jours de ce mois, l'arrivée du caïd Ben-Abd-es-Saddok, qui devait terminer à notre satisfaction les différends de la frontière. Le 15 juin, malgré de nombreux délais, il n'était pas arrivé;

(1) Cette affaire importante est passée sous silence dans le rapport d'ensemble au Ministre (Pièce 9). Elle est mentionnée dans le rapport politique du bureau arabe de Marnia, de Juin 1852 (Pièce 6).

ce système de lenteur ne pouvait durer plus longtemps, nous ne pouvions suspendre davantage le châtement que méritaient les Beni-Snassen, dont la fezza était réunie d'une manière efficace vis-à-vis de notre camp.

Aussi, ce même jour, la colonne passa le Kis, pour punir jusque dans leurs silos des Beni-Mengouch. Cette journée fut très meurtrière pour l'ennemi, qui perdit en outre tous les grains du Matmar de Tizi-Ali.

Après ce coup de vigueur, Hadj Mimoun essaya de renouer des relations pacifiques, des pourparlers eurent lieu, mais ils ne servirent qu'à nous prouver une fois de plus la duplicité des Beni-Snassen, car, derrière ces ouvertures (peut-être sincères de la part de Mimoun, qui fut, on le croit, débordé par le parti de la guerre), ils ne cherchaient qu'à gagner du temps et les contingents de leurs alliés, et de toute la montagne arrivaient chaque jour.

Le 24, ils attaquèrent la colonne dans un fourrage qu'elle opérait dans la plaine, reculer était impossible, et le moment était arrivé de leur infliger un châtement terrible. Poursuivis jusqu'au côté du Djebel-Idjaoun, en face de Tarjiret (1), après des pertes considérables, ils laissèrent en notre pouvoir plus de 10 villages, qui furent immédiatement incendiés.

Depuis ce moment ils n'ont plus paru, la punition de toutes leurs folles agressions est maintenant suffisante ; espérons que dans l'avenir ils seront plus circonspects et réfléchiront avant de violer notre territoire.

Cette dernière affaire du 24 les a jetés dans la consternation et le caïd du Rif, Ben Abd-es-Saddok, est de nouveau annoncé pour le 2 juillet. Cette fois il pourrait venir, car le châtement infligé aux Beni-Snassen a eu un retentissement salubre dans tout le Maroc.

(1) Idjaoun est évidemment mis pour Achaouen. Tarjiret désigne l'agglomération de Taredjirt.

N° 7

(A. C. M.) Registre des minutes

*Rapport mensuel du bureau arabe à Marnia sur les
nouvelles politiques de juillet 1852
(Extraits).*

Juillet 1852.

Le succès obtenu à l'affaire du 24 juin par la colonne du général de Montauban a amené un résultat que nous espérons devoir être, sinon définitif, du moins de longue durée pour la tranquillité de la frontière. Abd-es-Saddok, poussé par les Beni-Snassen et les Angad, est venu au camp français demander l'aman au nom de toutes les populations limitrophes, comme garant de leurs bonnes intentions, les tribus avaient aussi député vers nous Si Hamza de Guefaït, Mohammed ben Kredda, le caïd d'Oudjda et plusieurs autres personnages influents.

Le lendemain de cette entrevue, dans laquelle les chefs marocains ont protesté de leurs bonnes intentions à notre égard, et ont assuré au général qu'à l'avenir leurs relations avec nous ne seraient plus troublées par des faits de la nature de ceux qui avaient nécessité la présence d'une colonne, la colonne a levé le camp du Kis et est rentrée à Nemours pour s'acheminer vers Tlemcen.

N° 8

(A. G. G.) Copie

*Télégramme du général commandant la division d'Oran
au Gouverneur général de l'Algérie*

ALGÉRIE

DEPECHE TELEGRAPHIQUE

COPIE

Oran, le 27 Juin, à 7 heures du matin.

Le général commandant la division à
Monsieur le Gouverneur général.

Le général de Montauban a été attaqué le 24 par tous les rassemblements des Beni-Snassen; il les a repoussés jusqu'à la dernière crête de leurs montagnes et leur a tué quatre cents hommes.

Il a eu deux officiers de la légion tués et vingt hommes de différents corps, soixante-dix-sept blessés, dont neuf officiers. Il a brûlé huit villages et deux douars, pris un drapeau, 51 fusils, 43 chevaux, des bêtes de somme, force burnous et haïks.

Plusieurs chefs ont été tués.

Pour copie conforme :

Le Colonel, chef du bureau politique.

Signé : (ILLISIBLE).

N° 9

(*Moniteur Algérien* du 15 octobre 1852)

*Rapport d'ensemble du Gouverneur général de l'Algérie
au Ministre de la Guerre, sur les opérations militaires
du printemps 1852 (1).*

(*Extrait.*)

Monsieur le Ministre,

.....
Après leurs agressions audacieuses sur notre territoire contre les Oulad-Mellouk, les tribus qui marchent sous l'influence des Beni-Snassen, les Oulad-Sghir, les Beni-Drar et les Mezaouir en étaient venus à dresser leurs ten-

(1) Bien que ce rapport ait été publié dans le *Moniteur Algérien*, son importance justifie sa reproduction. L'ancien journal officiel de la colonie est d'ailleurs devenu très rare.

tes près des sources du Kiss, ruisseau qui forme la frontière des possessions marocaines et de nos possessions, et ils continuaient de là leurs incursions journalières sur notre territoire.

Le général de Montauban résolut de les punir. Il masqua son projet par quelques mouvements de troupes effectués partiellement sous des prétextes administratifs, ou sous des motifs de simple prudence. Le 8 avril, un bataillon du 68^e était à Nemours et le même jour le 4^e bataillon de chasseurs à pied se trouvait à Lalla-Maghnia. Le 9, le général de Montauban ralliait les chasseurs à pied avec 3 escadrons de chasseurs à cheval, un escadron de spahis et deux obusiers de montagne. Le soir même de ce jour, il se mit en marche pour le Menaceb-Riss. Le 9, également à 6 heures, le commandant Douay quittait Nemours avec le bataillon du 68^e et 3 compagnies du 7^e Léger, il devait escorter un approvisionnement jusqu'à Sidi-Brahim, et se porter ensuite avec son infanterie, 40 spahis et le goum de Nemours jusqu'à Menaceb-Kiss; ces mouvements eurent un plein succès. Le général après une marche de nuit, un peu avant d'arriver à Sidi-El-Azem, sur les Beni-Drar, divise sa colonne en deux. Il ordonne à sa cavalerie de pointer sur Sidi-Azouz et de rejeter dans la plaine tous les Arabes qu'elle rencontrerait. De son côté, avec les chasseurs à pied et la section de montagne, il se plonge sur le ravin qui s'étend vers Menaceb-Kiss, afin d'opérer sa réunion avec le commandant Douay, soutenir au besoin la retraite de la cavalerie, et recevoir les Arabes poussés sur lui. Nos cavaliers accomplissent le mouvement qui leur est prescrit; ils jettent l'ennemi dans la plaine, où notre infanterie l'écrase sous ses feux; le 10 avril, à 10 heures du matin, tout était terminé : 150 Marocains étaient restés sur le champ de bataille, de nombreux troupeaux avaient été pris et 15 douars saccagés.

On écrivait après ce succès au caïd d'Oudjda, que le

Maroc au lieu de protester devait applaudir à la leçon reçue par des tribus qui repoussaient l'autorité de l'Empereur. Cependant, nous devions livrer encore de nouveaux combats. La journée du 10 avril avait produit chez les Beni-Snassen un profond ressentiment.

Le 14 mai, le général de Montauban, qui était campé en deça du Kiss, eut à essayer quelques coups de fusil; on tira sur ses fourrageurs, en même temps des contingents parurent sur le versant de l'Aghbal. Tout annonçait une prochaine action.

Le 15, en effet, le combat nous fut présenté : ce fut d'abord par un engagement de cavalerie que le combat commença, puis tout à coup un brouillard, qui avait régné pendant longtemps, se dissipa et laissa voir l'infanterie des Beni-Snassen rangée aux abords d'Aghbal. Le général de Montauban franchit le Kiss; son infanterie formée en colonne double, dont la cavalerie couvrait les deux ailes. L'ennemi essaya par une feinte retraite de nous attirer sur un terrain où des difficultés inextricables lui eussent donné tout l'avantage de la position. Le général de Montauban ne tomba pas dans ce piège; il s'arrêta brusquement. Les Beni-Snassen furent alors obligés de prendre une offensive qui leur coûta cher. Ils essayèrent une complète défaite et laissèrent 100 cadavres sur le terrain.

Toutefois, ils ne se tinrent pas encore pour battus. Pendant quelques jours, ils cherchèrent par des négociations simulées à tromper le général sur leurs véritables intentions. Le 23 juin, un si grand nombre de contingents se montra sur les hauteurs d'Aghbal qu'une nouvelle attaque parut imminente. Le général de Montauban résolut de punir cette agression, et ce fut lui qui, le 24, à 9 heures du matin, se porta sur l'ennemi à la tête de 6 bataillons, 6 escadrons et 6 pièces d'artillerie.

L'infanterie était formée sur deux lignes : le 2^o bataillon de la Légion étrangère occupait le centre de la pre-

mière, ayant à ses ailes les 2^e et 3^e bataillons du 7^e Léger. Le 4^e bataillon de chasseurs à pied et le 1^{er} bataillon de la Légion étrangère étaient en 2^e ligne, derrière, le convoi, que gardait le 2^e bataillon du 68^e. A gauche, la cavalerie régulière et le goum étaient masqués par un pli de terrain. L'artillerie était placée entre la cavalerie et la première ligne.

Le feu commença; l'ennemi descendait par un contrefort qui s'allonge de la montagne au Kiss. Le village d'Aghbal était le point intermédiaire, le village de Targiret le point culminant de la position.

Pendant une demi-heure, les Beni-Snassen tiennent, puis un flottement se manifeste parmi eux. Le général de Montauban donne alors le signal de la charge : l'ennemi est repoussé dans des jardins contre lesquels vont se briser les efforts du goum. La cavalerie régulière, entraînée par le lieutenant-colonel Tallet, prend la charge, tourne les positions formidables de l'ennemi, l'en débusque, le poursuit et enlève Targiret (1).

Au delà de ce village, le combat reprend avec une nouvelle vivacité, mais l'infanterie débouche alors; le 2^e bataillon de la Légion étrangère, puis le 2^e bataillon du 7^e Léger culbutent tout ce qui paraît devant eux et assurent la victoire de notre audacieuse cavalerie. Enfin, l'artillerie paraît et foudroie les Kabyles dans les ravins où ils cherchent un refuge. A 2 heures, le général de Montauban regagnait son camp, après un succès décisif. Les Beni-Snassen avaient 8 villages brûlés et 400 hommes tués; dans le nombre plusieurs de leurs principaux chefs.

(1) Ce rapport donne à tort le nom de Taredjirt à la dechra de Bou-Bournous. Cela ressort nettement de l'examen des pièces 6 et 10, ainsi que de l'étude du terrain. En s'en rapportant aux heures indiquées, si la colonne avait réellement dépassé Taredjirt, il faudrait qu'en cinq heures l'infanterie se soit élevée d'au moins 500 mètres dans la montagne et ait franchi environ 15 kilomètres en combattant. Quoique le combat ait été mené rondement cela semble difficile à admettre.

Ils étaient démoralisés, leurs tentatives d'attaque avaient échoué, malgré le concours de tous les contingents amis. Ils comprirent que le moment était venu de terminer la lutte.

Le 2 juillet, le caïd Abd-es-Saddok, que l'empereur avait envoyé dans ces parages pour suivre les événements, se présenta au camp français au nom des Beni-Snassen et souscrivit à toutes les conditions du général de Montauban.

La paix de la frontière était rétablie. Le 3 juillet, le camp fut levé et porté à Nemours, d'où les troupes regagnèrent Tlemcen.

.....
Le Général de division
Gouverneur général de l'Algérie,
Comte RANDON.

N° 10

Récit de Mohammed El Yakoubi des Beni-Khaled

(Né vers 1845, il est lettré et très intelligent. Cet ancien cadi a gardé des souvenirs fort nets des événements de 1852 qui se sont déroulés devant lui alors qu'il était enfant. Parvenu à l'âge adulte il se les fit préciser à maintes reprises par les acteurs).

L'année d'Achaouen il y a eu plusieurs engagements entre les Français et les Beni-Snassen.

Au commencement d'avril, les Beni-Drar firent une razzia sur les Beni-Ouacine, ils les poursuivirent jusqu'à Sidi Mohammed El Ouacini, en tuèrent une quarantaine et pillèrent leurs effets et leurs troupeaux.

En réponse à cette agression, le général de Montauban fit une razzia à Dorf El Ahmar et au col du Guerbus où étaient campés les Aarara et quelques autres fractions, il enleva tout ce qui lui tomba sous la main; les Aarara et les Oulad Slimane perdirent 18 hommes. La razzia fut

continué vers Aghbal sur les Oulad Ghazi et Oulad ben Azza. L'opération terminée, la colonne française, qui avait parcouru tout le terrain compris entre le Dorf El Ahmar, Sidi-Azouz et Sidi-Mimoun, à l'est d'Aghbal, alla vers une heure camper au pied du Menaceb Kiss. Elle fit manger par ses chevaux les récoltes sur pied.

Les Beni-Snassen installèrent alors leur harka à Aïn-Aghbal. Leurs chouaf (1) se tenaient à l'emplacement où sont actuellement les maisons des Oulad ben Azza. Dans le courant de mai, ils allèrent tirer des coups de fusil sur le camp français. La colonne sortit contre eux, puis le lendemain elle marcha sur Aghbal. La rencontre eut lieu sur l'oued Sidi Mohammed El Oudjdi, qui est la partie aval de l'oued Aghbal. Les Beni-Snassen firent de grandes pertes; leurs orges étaient mûres, les Français les coupèrent pour les donner à leurs animaux et ils regagnèrent leur camp.

Les Français se portèrent quelques temps après sur les silos d'El Mekki, à Tizi-Ali, entre les territoires des Beni-Khaled et Beni-Mengouch. Ils vidèrent les silos et la poudre parla jusqu'au soir. La colonne rallia le camp du Menaceb Kiss ayant tué de nombreux Beni-Snassen.

Par la suite, les troupes françaises se mirent à brûler les orges dans la plaine, les Beni-Snassen se tenaient à Aghbal, sans oser intervenir. La moisson fut en partie détruite dans les Triffa; les Beni-Snassen passèrent donc dans l'Angad pour y rentrer leurs cultures, quelques-uns d'entre eux seulement restèrent à Aghbal.

Les Français décidèrent enfin de marcher sur Aghbal. La poudre commença à parler à Mezoughen, dans la plaine, entre Hafir et l'oued Aghbal. Les Beni-Snassen se replièrent sur la montagne. Un groupe de leurs piétons se tenait sur la hauteur de la dechra de Bou-Ammala des Oulad Ghazi, il était formé de Beni-Mengouch, Oulad-

(1) Chouaf : vedettes.

Ghazi, Beni-Attigue et Beni-Ourimeche. D'autres piétons des Beni-Drar, Oulad Mongar, Beni-Khellouf, Beni-Marissen et de Taredjirt se tenaient à Aïn-Aghbal. Parvenue à Aghbal, la cavalerie française chassa les défenseurs sur la déchra de Bou-Beurnous. Les Français placèrent alors une garde à Aghil-El-Mira, au pied des Oulad-Ghazi et vers Tizi. Les Beni-Snassen repoussés d'Aghbal s'installèrent dans les jardins de Tiouennouchine au pied de Bou-Beurnous; ils y furent attaqués par les chasseurs qui les en délogèrent. Ceux des montagnards qui connaissaient bien le pays se glissèrent par les ravins vers Bou-Ammala où le terrain est difficile, ils purent s'échapper. Les Beni-Ourimeche, n'ayant pas cet avantage, s'aventurèrent en terrain découvert sur les glacis de Bou-Beurnous; ils furent sabrés par les cavaliers français et perdirent une cinquantaine d'hommes. Quant au goum des Beni-Snassen, il fut poursuivi jusqu'à la dechra de Bou-Beurnous par la cavalerie qui tua en particulier de nombreux Beni-Khaled en attaquant le village. La poursuite continua jusqu'à Ras Achaouen où les fantassins français rejoignirent les cavaliers. Un parti de ces derniers poussa au delà jusqu'à Tebount, en deça d'Azrou-Allou, il y brûla quelques palmiers nains; les Beni-Snassen en retraite furent à ce moment renforcés par des contingents frais, ils reprirent l'offensive et il y eut un engagement très chaud au sommet du Djebel-Achaouen. La colonne française ne dépassa pas cette montagne; avant d'atteindre la dechra de Bou-Alaïn, qui est à droite de la piste de Taredjirt, elle fit demi-tour pour regagner son campement; les chevaux des Beni-Snassen la harcelèrent jusqu'au delà d'Aghbal pendant sa retraite. Au cours du combat, les Français avaient incendié les dechras de Tizi, Bou-Ammala et Bou-Beurnous des Oulad Ghazi, d'Aghbal et des Oulad Mongar.
